

La Paix et le Droit ¹⁰

Par

M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE



Quatrième Conférence du Carême de 1917

NOTRE-DAME DE MONTREAL

LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LIMITÉE

79, rue St-Jacques, Montréal

AC 921

P3

no 0780

Pxxx

Droits réservés, Canada, 1917.



National Library
of Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

LA PAIX ET LE DROIT

Mes chers Frères.

La paix ! C'est un bien vieux rêve ! Il avait longtemps bercé les foules et séduit les penseurs : jamais il n'avait paru si près de se réaliser qu'à l'aurore du XXe siècle.

Le Temple de la Haye s'inaugurait dans le concert unanime des grands États, aux applaudissements de leurs sujets. Dans son enceinte, loyalement ouverte à toutes les nations de bonne volonté, les différends qui pouvaient provoquer des heurts aux frontières venaient se résoudre en explications courtoises et en concessions réciproques. Des rencontres périodiques rapprochaient, dans une atmosphère presque amicale, les représentants des pays les plus hostiles les uns aux autres. En prévision de conflits qui éclateraient soudain, les projets d'arbitrage se signaient d'avance...

Préservés par tout cet appareil, rassurés contre toute menace, ne voulant pas croire à l'orage même quand montaient ses grondements, la plupart des peuples s'étaient endormis dans une insouciance idyllique.

C'était hier ! Brusquement, sous nos pieds la terre a tremblé. La convulsion fut si violente que tout l'échafaudage de nos rêves en a été renversé, anéantisant nos beaux efforts dont il ne reste presque rien, écrasant nos espoirs qui ne retrouveront plus la force de revivre.

Qui osera encore se fier aux promesses de la paix ?

Bien après que le silence sera redescendu sur nos champs de bataille, l'Europe gardera dans tout son être le frémissement du canon. Elle croira entendre la rumeur de mort retentir à l'horizon, comme au sortir d'un bombardement acharné on continue de percevoir un bourdonnement qui se prolonge sans fin.

Dans nos nuits redevenues calmes, nous nous réveillerons en plein cauchemar, au son fiévreux d'un cliquetis d'armes, guettant au loin le premier sifflement qui annonce l'approche de l'obus, pris d'épouvante à la pensée que la longue horreur va recommencer.

La paix sera-t-elle autre chose qu'une trêve, l'accalmie nécessaire pour monter une nouvelle machinerie de guerre et laisser grandir d'autres poitrines vouées à un nouveau massacre ?

Comment prévenir une seconde catastrophe, pire que la première ? Et toutes celles qui viendront encore après, tant qu'il restera en présence deux hommes pour se souvenir, se haïr, et s'entretuer ?

Nous avons tout essayé, afin de prévenir l'incendie. Maintenant qu'il a pris une extension mondiale, nous sommes impuissants à le circonscrire ; comment l'éteindrons-nous ? Comment l'empêcherons-nous de se rallumer ? Que pourrons-nous inventer de mieux que ce qui fut inutilement mis en œuvre hier pour conjurer le fléau ?

Des mesures militaires, des réformes politiques, des traités couverts de signatures solennelles, une cour per-

manente d'arbitrage, un tribunal des conflits, une société des nations... ? On nous propose tout cela, mais nous l'avions déjà, ou à peu près. Et nos bonnes volontés ont été inefficaces, nos conventions illusoire, nos institutions trop frêles pour résister aux lames de fond qui soulèvent tout un peuple et l'emportent au-dessus de toutes les digues.

Nous referons ce qui a été détruit, nous le consoliderons, nous le compléterons par d'autres organisations mieux agencées.

Mais quoi que nous puissions imaginer, aucune garantie ne nous paraîtra décisive, aucune barrière inexpugnable pour nous protéger contre un retour agressif de la violence. L'inquiétude tremblera dans la moëlle de nos os. A ceux qui affirmeront ingénument que cette guerre aura été la dernière, notre scepticisme attristé répondra en hochant la tête, avec un démenti silencieux dans le cœur. Et ce mot même de paix que nous redisons autrefois avec une ferveur naïve, nous l'écouterons avec défiance. Il aura toujours pour nous une raisonnable incertaine, utopique, comme le tintement lointain d'une cloche si grêle qu'on se demande si la vibration existe dans l'air ou si elle n'est pas plutôt une illusion de l'oreille.

Après avoir cru à l'éternité de la paix, nos contemporains seront tentés de croire à la guerre éternelle.

Rentré dans le monde avec cette fougue, elle n'en voudra plus sortir. Tout y passera donc, tous les pays, toutes les générations. Elle fera le tour des continents

A
P
M
P

et des siècles, les enveloppant dans un cercle de fer et de feu, tant qu'il y restera quelque chose à détruire. L'humanité en viendra à disparaître sous l'amoncellement de ses cadavres et de ses ruines. Alors la fin des temps sera venue. . .

Si des découragés tenaient demain ce langage, il vous appartiendrait, catholiques, de leur rendre confiance. Notre siècle, déçu, aura besoin de nos croyances pour garder sa foi en son idéal et dégager de nos ruines, où elle est meurtrie mais non pas morte, l'espérance d'une cité meilleure.

Nous savons ce qui nous a manqué. Une erreur a vicié nos calculs ; il dépend de nous de l'éviter à l'avenir. Oublieuses de leur devoir, et compromettant leur bonheur même, les nations se sont éloignées de Dieu qui n'a plus sa place prépondérante dans l'inspiration de leurs pensées et dans l'agencement de leurs rapports mutuels. Par cet abandon funeste, elles ont, en dépit de leur bon vouloir, débilité la notion de la justice et le respect du droit, qui sont les premières forces de la paix. La guerre, où les esprits irréflechis ont vu une catastrophe qui heurtait nos idées modernes, a éclaté comme la conséquence presque inéluctable des principes matérialistes, introduits dans nos relations internationales. Aujourd'hui que la logique de l'athéisme a produit ses œuvres de mort, instruits par la terrible expérience, hâtons-nous de restaurer dans notre société en perdition la foi chrétienne, qui sera l'ouvrière de son salut.

Afin de nous préparer à ce grand labeur, nous saisissons d'abord l'erreur dans son affirmation théorique ; nous la suivrons dans son application à nos choses militaires, pour nous engager ensuite sur le chemin du retour vers la vérité.

I.

Une simple combinaison de forces matérielles ne peut suffire à écarter le danger de nouveaux conflits.

Le Président de la grande république américaine, exposant le plan de cette humanité pacifique que tous appellent de leur vœux, fondait son espérance sur la création, concertée par tous les peuples,

“ d'une force tellement supérieure à celle de toute nation actuellement engagée dans la guerre et à celle de toute alliance qui puisse être formée ou projetée à l'avenir, qu'aucune nation, ni aucune combinaison probable de nations ne puisse se dresser contre elle ou lui résister.”

Ce serait une nouvelle Sainte Alliance, chargée de la police du monde. Cette puissance universelle ne tiendrait son sabre au clair que pour empêcher les puissances particulières de tirer leur épée du fourreau.

Peut-être verrons-nous un jour se constituer cette garde internationale de la paix. Ce qui est plus probable encore, ce sont des groupements d'États s'opposant les uns aux autres pour contenir mutuellement leurs velléités belliqueuses.

Ces garanties sont sages : ne les dédaignons pas. Mais elle ont, à elles seules, trop peu de vertu pour qu'il soit prudent de nous en contenter.

Bien fragile la paix qui ne disposerait pas d'une autre sauvegarde ! Bien tremblant l'équilibre mondial qui ne se soutiendra que par cette équivalence de poussées en sens contraire !

La force est toujours exposée à abuser d'elle-même, à se retourner contre elle-même. Cette force des peuples unis peut se diviser entre leurs mains. Des désaccords se produiront quand il s'agira de décider de son emploi. Des excès demeurent à craindre dans son maniement. Une majorité égoïste peut s'en servir contre la minorité. Qui réprimera les écarts de ceux qui auront mission de veiller à la rectitude des autres ?

Même heureusement dirigé par un souci indéfectible du bien commun, cet appareil militaire n'aurait pas une action assez pénétrante pour nous tenir en pleine sécurité.

Pesant de tout son poids sur les menaces de guerre qui viendraient à surgir, il les comprimerait du dehors, pour quelque temps du moins. Mais il ne détruirait pas les causes profondes de nos luttes, qui sont au-dans des âmes. Aucune contrainte extérieure n'a cette efficacité intime. La coercition n'apaise pas les passions dont frémit la chair et le sang de l'humanité, et par la faute desquelles un jour ses fils se livrent bataille. Ce sont les consciences qu'il faudrait d'abord atteindre et transformer, pour que le monde ensuite fût

pacifié. Tant qu'elles refuseront de se soumettre elles-mêmes à une règle morale, la justice n'habitera pas la terre et la paix, malgré notre gendarmerie internationale, en sera encore bannie.

Faire pénétrer de plus en plus cette idée du droit dans les mœurs, lui rallier le concours des gouvernements et des citoyens, c'est l'honneur d'une civilisation, et c'est là qu'elle trouve ses meilleures assurances de tranquillité.

Notre avenir, si sombre, se rassérènerait bientôt si nous arrivions à cette reconnaissance unanime d'une loi de justice imprescriptible, maîtresse de toutes les nations, par laquelle serait consacrée la liberté pour chaque peuple de vivre indépendant sur son sol. Heureuse la communauté humaine qui aurait dressé si haut ce principe que tout devrait s'incliner devant lui : les potentats les plus arrogants, les races les plus belliqueuses, les appétits les plus insatiables et même les canons les plus colossaux.

C'était bien ce que nous avons cru faire. Les États modernes affirmaient cette primauté et cette souveraineté du droit. Ils plaçaient leurs négociations sous son égide ; ils le glorifiaient avec pompe, ils lui rendaient un culte sincère. Au droit de la force, ils opposaient comme leur palladium la force du droit.

Mais parce qu'ils niaient, ou méconnaissaient, son fondement divin, son autel ne se dressait plus que sur le sable mouvant des conventions humaines. La justice qui cessait d'être, dans leur pensée, le vrai Dieu, un

A
P
M
P

Dieu vivant, n'était plus, en dépit de ses apparences religieuses, qu'une divinité morte. Peu à peu, devant elle des hommes de guerre allaient refuser d'abaisser leur lance, ne reconnaissant pas les titres de cette idole à leur hommage.

Des attentats monstrueux et des négations plus sacrilèges encore allaient un jour profaner ses sanctuaires, violer ses défenses, nier son existence même, et triomphant de cette vaine poussière méprisée, replacer l'humanité sous le régime de la force.

C'est par la foi en Dieu que s'était inséré, dans le jeu de nos activités et dans le conflit de nos cupidités, le respect sacré de toute personne humaine.

Tant que nous avons cru en un Être suprême, le Créateur auquel la terre est suspendue, le Maître sur la volonté duquel doivent se régler les volontés libres, nous pouvions invoquer les uns vis-à-vis des autres les exigences supérieures de la justice et nous réclamer du droit qu'elle nous conférait. Elle s'expliquait avec Dieu. Elle se confondait avec lui. Elle était l'ordre établi par sa sagesse et imposé par son commandement dans nos rapports mutuels. Elle nous dominait de sa réalité qui est éternelle, de toute sa hauteur, qui est l'infini.

Mais si Dieu n'est pas, elle-même, qu'est-elle ? S'il n'y a plus un lieu où elle réside, un être en qui elle existe, une réalité qui donne un corps vivant à cette idée abstraite, une personne en laquelle elle prenne conscience de soi, que devient la justice ?

Nous retrouvons ici l'incurable faiblesse de l'athéisme. Comme il a ruiné le devoir, il ruine le droit, en le détachant de l'unique point d'appui qui les soutient tous deux. C'est la même gageure : maintenir dans le vide d'un ciel, dont l'azur n'abrite que du néant, une obligation qui s'impose à la conscience.

Nos édifices religieux s'éclairent souvent d'un lustre suspendu à la clef de voûte, au-dessus de l'immense foule. Que ce lien se brise, la lampe s'écrase sur le sol et l'obscurité envahit les nefs.

Cette justice que nous voulons faire briller dans les relations humaines, avait en Dieu son attache. Le nœud est rompu. Va-t-elle rester, par la seule force de l'habitude, toute seule en l'air ? Elle ne s'y tiendra pas longtemps et, sa lumière s'affaissant, l'ombre de l'iniquité se répandra sur le monde.

Le Créateur avait le pouvoir de fixer une règle à sa créature, essentiellement subordonnée à son être souverain. Elle en avait reçu sa vie, elle en devait recevoir sa loi. Mais c'est l'homme qui conçoit désormais dans son génie la justice. Il lui donne l'être par sa volonté libre, comme les premiers mondes sortirent du néant à l'ordre de Dieu. " Fiat, dit l'ouvrier du monde nouveau. Je veux que la justice soit." Elle surgit à son appel : il en est fier, c'est son œuvre.

Son œuvre, donc son esclave et non-plus sa maîtresse ! C'est nous qui sommes ses maîtres, étant ses auteurs. Quel titre a-t-elle encore pour me contraindre, elle qui n'était rien avant moi, qui n'est rien hors de

moi ; elle qui me doit tout, elle qui ne subsiste que par la vie que je lui prête ? Cette fille de ma pensée voudrait faire la loi à son père ?

Pure conception de mon esprit, idéal que je me suis donné, d'où me viendrait cette supériorité en vertu de laquelle elle m'ordonnerait de reconnaître ses arrêts, de m'y plier, de m'y sacrifier au besoin ?

Elle m'interdirait de rechercher mon intérêt où je le trouve ? Elle exigerait que je sois fidèle à son culte, que je renonce à l'idolâtrie de mon bien ! Mais n'ayant pas en Dieu son origine, elle n'est qu'un arrangement conventionnel entre les hommes : quelle valeur a ce pacte pour ceux qui refusent d'y souscrire ?

Elle n'est plus qu'une ombre ; vous n'obtiendrez pas que je la prenne pour une réalité. De cette fumée inconsistante, vous ne ferez pas longtemps une barrière. Mes passions auront bientôt brisé l'obstacle et mon scepticisme dissipé la fumée !

Depuis que nous nous sommes enfermés dans ce monde sensible, nous désintéressant de l'autre que nous faisons profession d'ignorer, cette préoccupation du juste et de l'injuste ne répond plus à rien. La nature à laquelle on nous a ramenés, comme l'école incontestée de laquelle nous devons tirer tout notre enseignement, est complètement étrangère à ces hautes notions. Elle nous donne le spectacle d'un universel conflit de forces que ne domine aucun souci moral. Elle nous fait assister perpétuellement à la victoire des violents et au piétinement des faibles, sans que jamais un cri de

protestation ne sorte de ses entrailles sans pitié. Le râle des vaincus, la prière de l'opprimé, le sanglot de tous ceux qui souffrent et meurent sous le poids de l'iniquité se perdent sans écho dans l'immensité inconsciente. Si cet univers était capable d'exprimer un sentiment, nous entendrions son rire moqueur en réponse à la plainte naïve de l'innocence qu'on outrage.

Prenons-en notre parti : Dieu n'est plus, le droit n'est plus ! Les fossoyeurs qui ont creusé la tombe de Dieu y ont jeté avec lui le droit. Clémenceau semblait en convenir lorsqu'il écrivait : " Quand le Dr Le Bon a dit que le droit n'est qu'une force qui dure, il a cruellement disséqué l'un de nos derniers dieux. Sacrilège d'analyser sa divinité ? "

L'humanité ne s'apercevra pas immédiatement de cette disparition. L'empreinte mise sur elle par une formation séculaire est trop profonde pour s'effacer si vite. Des peuples, dont l'âme était naturellement idéaliste, et qui ont bénéficié par surcroît de dons surnaturels incessants, resteront, malgré leur incrédulité, attachés à la religion du droit. Des consciences délicates puiseront dans leur droiture instinctive un goût d'équité qui les gardera honnêtes, même sans qu'elles possèdent la foi divine qui justifierait leur vertu. Les grands mots continueront de retentir, par habitude, dans le vocabulaire des foules et dans les proclamations de leurs chefs.

Mais peu à peu, dans la masse, les sentiments vénérés s'en iront avec la croyance dont ils étaient issus, incapables de survivre toujours à sa mort.

Quand les hommes s'apercevront qu'à ces préjugés hérités de leur éducation religieuse ne répond rien de réel ; que leur majesté est faite de chimère ; que leur sévérité n'est qu'une mesure de police gênante pour les appétits égoïstes, ils s'affranchiront de ces derniers scrupules. Engagés sans principe ferme dans la bagarre des intérêts, laissés à eux-mêmes dans ce désarroi des idées, retrouvant en leur être l'impulsion d'instincts de conquête et de jouissance, que seule une autorité divine eut maîtrisés, ils n'accepteront plus que la force comme la règle de leurs rapports et l'arbitre de leurs querelles. A chacun d'agrandir sa destinée à la mesure de sa taille et de se faire respecter par sa vigueur ; c'est ainsi que procèdent les fauves. La justice, c'est ce que l'on est capable de faire ou de prendre, à coup de poings ou à coup de canon. Ce qu'on appellera droit, dans ce langage menteur, ce seront les exigences que les champions de la lutte imposeront à leurs adversaires terrassés. Dans la mêlée humaine, comme au combat de boxe, la palme et le profit iront au plus musclé. Et la terre deviendra un champ clos où, dans le libre déchainement des cupidités et des brutalités, pour le partage du butin matériel, unique objet de leurs convoitises, ce troupeau des sans âme, des sans Dieu, des sans droit, se déchirera en d'impitoyables rivalités ; conflit du pauvre contre le riche, de l'armée du travail contre l'armée de l'or, des masses ouvrières en grève contre les brigades policières mobilisées ; lutte des nations contre les nations ; guerres sans prétextes dans leur origine, sans mesure dans leur déroulement, sans

recherche d'équité dans les traités qui les achèvent, aboutissant au succès du plus fort qui abusera de sa prépondérance pour écraser le faible, lequel à son tour se redressant dans l'élan de son désespoir, et redevenu le fort, courbera le vainqueur sous son joug aussi odieux et aussi éphémère...

Quand le temps aura achevé son œuvre de destruction, alors seulement nous verrons l'immensité du désastre et combien furent criminels les coups qui ébranlèrent dans la conscience du monde le respect de cette chose sainte qu'était le Droit. D'avance, l'apostrophe prophétique de Musset remonte aux lèvres :

Pour qui travaillez-vous démolisseurs stupides ?

Vous n'avez plus voulu que Dieu fut le maître dans votre cité orgueilleuse : la violence va y devenir souveraine. Demain, un conquérant bardé de fer s'emparera de vos négations comme d'une arme de mort, et devant les peuples épouvantés, ce logicien audacieux annoncera qu'il n'y a plus de justice s'opposant au libre passage de ses ambitions et de ses bataillons.

Malheur aux peuples qui n'ont rien pour se défendre ! Silence aux envahis, aux annexés, aux opprimés ! Place aux puissants à qui tout est permis ! Gloire à la force, libérée et exaltée par l'athéisme triomphant !

II.

Ce jour est venu. Cette menace n'est plus une déduction abstraite, une prévision d'histoire, elle s'écrit avec du sang dans les événements actuels.

Notre guerre s'est préparée ailleurs que dans les usines où se forgent les canons, ailleurs même que dans les chancelleries où se décident les destinées des peuples. Pour en saisir les origines les plus lointaines, il faut les chercher jusque dans les écoles où s'élaborent les idées morales d'un peuple.

Le matérialisme politique a sa lourde part dans les responsabilités du drame. Ses thèses chargées de mort devaient tôt ou tard faire explosion. L'Allemagne les a enrôlées depuis longtemps au service de ses desseins, et elle en tire les maximes au nom desquelles sa conduite prétend s'absoudre de tout reproche.

Toutes les nations ont souffert de l'envahissement de ces doctrines. A toutes, au cours de leur histoire, il est arrivé de pécher, ne serait-ce qu'en matière légale, contre le droit. Mais plus que toutes les autres, à cette heure, la patrie de Luther et de Kant a été entraînée au mal sous la double influence de ces deux puissants esprits.

Nulle part, dans les sociétés chrétiennes, l'égarement de la pensée, chez les dirigeants, n'a été si grave ; et nulle part, dans la masse, ne s'est rencontrée une telle docilité à leur faire écho, une telle passivité à exécuter leur consigne. Les théoriciens de la Culture ont fini par disposer en maîtres des sentiments de la race qui leur livrait son âme. Perversisseurs de sa moralité, ils ne lui ont pas seulement fait commettre l'abus de la force : ils lui en ont fait accepter l'apologie.

Cette négation totale du droit est l'aboutissement

d'un travail de déformation des intelligences qu'on pourrait suivre par étapes depuis la Réforme jusqu'au modernisme.

Il y a, cette année même, 400 ans, qu'un moine saxon, affichant ses premières thèses sur les indulgences à la porte de la collégiale de Wurtemberg, commençait à rompre avec le catholicisme.

De doute en doute, de négation en négation, le pays sur lequel il a mis sa marque toujours visible, allait en venir à méconnaître qu'il y eût, dans sa vie publique, une loi de justice, qualifiée pour gouverner sa force, et à affirmer qu'il est lui-même le dispensateur absolu de son droit. Comme l'esprit allemand, chez les penseurs types, a perdu la notion d'une vérité objective, l'Empire d'Allemagne, chez ses dirigeants, a perdu le sentiment d'une règle de moralité extérieure à lui.

Les pères avaient nié que Dieu fût dans l'Église. Les fils, mal fixés sur les limites de leur croyance, ont hésité à affirmer qu'il fût même dans l'Écriture. Les petits-fils, rationalistes pour le plus grand nombre, ignorent s'il est dans les cieux. Pratiquement, ils regardent l'État comme leur Dieu sur terre, proclamant qu'il est l'arbitre souverain de ses actes et n'a de compte à rendre qu'à lui-même.

Leur philosophie subjective, principe subtil de leurs erreurs et de leurs crimes, achève de reléguer le divin dans une région indécise où son autorité deviendra nulle.

Le Réformateur avait fait du fidèle le juge de la vé-

rité révélée, que chacun interprète à sa guise. Ses héritiers disent plus hardiment : que chacun produit à son goût. Kant, poussant encore plus loin cette revendication d'autonomie, conduit l'homme à se regarder comme le juge, sinon l'auteur, de toute vérité, la règle du vrai et du bien.

Son école, dont se nourrit sans cesse le génie de son peuple, n'accepte plus un Dieu transcendant à son œuvre, une intelligence ordonnatrice, une volonté immuable, dans lesquelles subsisterait une loi vivant hors de l'humanité et s'imposant à celle-ci. Il ne reste place, dans cette conception radicalement émancipatrice, que pour une morale subjective, qui ne reçoit pas sa direction du dehors, mais se crée intérieurement sa loi. La conscience, renfermée en elle-même, n'obéit plus qu'aux préceptes qu'elle tire de son sein.

Jusqu'en cet isolement absolu de Dieu, elle gardera s'il lui plaît ainsi, des formules religieuses, mais dont le sens vrai sera détruit. Dans les honneurs qu'elle rend au Tout-Puissant, c'est sa propre puissance qu'elle admire, l'ayant divinisée, s'étant divinisée elle-même. Car elle est l'émanation, la personnification du divin. Dieu, c'est-à-dire cette vie sourde qui est au fond de toutes choses, se réalise en elle, s'agrandit par son développement. Au terme idéal de ce panthéisme mystique, les désirs de la passion seront légitimés, tous les instincts déifiés, les péchés d'égoïsme eux-mêmes deviendront des œuvres saintes.

L'Allemagne n'est pas toute entière arrivée à ces outrances. Mais elle a été engagée par ses maîtres dans

cette voie ténébreuse où sa conscience nationale s'est égarée. Ils lui ont si souvent répété que, dans la poursuite de ses destinées, rien n'était au-dessus d'elle, mais qu'elle était au-dessus de tout, au-dessus des lois ordinaires, au-dessus des lois sacrées ! Elle n'est donc plus liée, dès qu'il s'agit de son bien, par aucune convention. Elle ne reconnaît pas de justice qui contredise son intérêt. L'amour de l'État permet d'accomplir une action coupable. Le salut de la patrie rend vertueuse l'iniquité. Cette répudiation audacieuse du décalogue, débarrassant un peuple des contraintes que supportait mal son besoin d'expansion, l'encourage à revenir au culte de sa force, au libre débordement de ses énergies bouillonnantes.

Six siècles de prédication évangélique ne lui ont pas fait perdre le souvenir des dieux guerriers de son enfance, qui incarnaient son rêve brutal. Ils attendaient dans leurs tombeaux le moment de secouer leur poussière. Ils vont se réveiller, Odin et Wotan, qui sont toujours en armes, et Thor qui de son marteau doit briser les cathédrales.

Qu'elles se redressent donc, à l'appel de leur peuple en bataille, les idoles de cette religion de la poudre sèche et de l'épée aiguisée ! Qu'il revienne le vieux Dieu allemand, coiffé d'un casque, sanglé d'un baudrier, chaussé de bottes aux larges éperons, armé d'une lance, debout sur un affût de canon, l'emblème aimé de son génie ! Qu'il vienne lui-même déclarer et diriger la guerre, avec un mépris violent du droit, ce Dieu bar-

bare qui a pour mission de bénir l'injustice et d'absoudre la cruauté !

L'immorale doctrine entre en campagne.

L'Allemagne a proclamé la neutralité de la Belgique, elle a signé les conventions de la Haye qui imposent le respect des non combattants, des femmes, des enfants, des otages, des envahis, des neutres, des propriétés privées.

Rien ne l'arrêtera : c'est la guerre, dit-elle, c'est-à-dire une entreprise que ses chefs jugent sans rapports avec la loi du bien et du mal.

Violation de frontière, attentats contre les personnes et les biens, massacres de civils, exécutions d'enfants, enlèvement en masses des jeunes filles de Lille, déportation de la classe ouvrière belge : ce ne sont plus là seulement des faits odieux dont on rougit, après l'excès de fureur qui les a inspirés — c'est une consigne officielle, édictée de sang-froid, sans même qu'on paraisse en soupçonner l'odieux.

Ces guerriers ont enfoncé leurs casques à pointe sur leur conscience. De leurs poings gantés de fer, ils brisent les tables de la loi divine et frappent l'Évangile au cœur, comme ils percent, à coups de fusil, la porte des tabernacles et criblent de balles le ciboire rempli d'hosties consacrées.

De leurs solides chaussures ferrées au talon, ils piétinent les obstacles et les préjugés qui les arrêtent sur le chemin de leurs conquêtes.

Les recommandations d'équité et de loyauté que

l'influence du christianisme avait fait écrire dans les codes militaires, ce sont " des lieux communs dont ils ne s'embarrassent pas."

Ils les remplacent par les mots d'ordre de leurs hommes de guerre ou de leurs hommes d'état qui condensent en formules cyniques l'immoralité latente de leur pensée :

" On n'a jamais tort quand on réussit. — La justice consiste en ce qui assure le succès. — La Force prime le Droit — Nécessité ne connaît pas de loi : à qui lutte pour son bien suprême, il n'est permis que de songer au moyen de se dégager."

Et enfin la phrase exécrationnelle, qu'ils ont jetée comme un défi à la conscience humaine, comme un soufflet au visage du droit, et qui, si on l'avait tolérée, eut ruiné pour toujours l'espoir même d'une civilisation, en anéantissant la confiance des peuples dans leur parole réciproque : " Rien que pour un mot, neutralité, rien que pour un bout de papier."

C'est d'un traité signé par les États civilisés qu'ils parlaient ainsi !

Ah ! cette parole, de quelle lueur sinistre elle éclaire la révolution qui s'est faite dans le monde ! Voilà ce qu'est devenu le prestige du droit, séparé de Dieu, manipulé au gré des puissants, méprisé comme une vieille loque, déchiré comme un chiffon de papier.

Pour l'honneur de notre temps et de cette guerre abominable, en réponse à cette impudence qui le nie, le droit a trouvé " des témoins qui se font égorger."

A
P
M
P

Un petit peuple sera son martyr. Un grand roi, Albert, son chevalier, Un vieillard vêtu de la pourpre cardinalice, se dressera comme son incarnation magnifique en face de ses blasphémateurs et, au milieu même des géoliers qui sont ses maîtres, il demeurera, au nom de cet idéal, leur vivant reproche.

Ces Belges sans armes ont dit au colosse : tu ne passeras pas. Malgré ses sollicitations et ses menaces, ils lui ont refusé le libre accès de leur pays, comme ils avaient fermé leurs âmes loyales aux propositions honteuses, qui voulaient les associer au crime contre la justice pour leur en faire partager le profit. "Qu'il meure écrasé, notre royaume, plutôt que de vivre complice de tes attentats, o Conquérant ! Tu peux t'ouvrir un chemin avec tes mitrailleuses, sur nos cadavres : tu ne forceras pas à prix d'or nos consciences. Nos murailles ne résisteront pas à tes 420 : derrière le rempart de notre devoir, nous résisterons à tes sommations. Prenez Liège, prenez Bruxelles, prenez Anvers, prenez toute notre terre flamande : jamais vous n'emporterez cette citadelle morale de notre fidélité au Bien, Même après trois ans de ruines, vaincus par l'iniquité, affamés par la cruauté, nous ne regretterons pas notre résolution ni notre sacrifice : jusqu'au bout nous croirons à la résurrection du droit."

Le service que la Belgique a rendu aux alliés, ce ne fut pas seulement de tenir quelques jours en échec, par l'héroïsme étonnant d'une défense improvisée, le plan monstrueux d'attaque brusquée sur nos lignes ouver-

tes du Nord. Nous devons à ce peuple magnifique un plus grand bienfait. S'il n'a pu empêcher longtemps l'invasion de nos frontières, il a, pour toute la durée de la guerre, préservé nos âmes de l'invasion du découragement en plantant au milieu de la mêlée le drapeau du droit. Tant que sa hampe ne sera pas victorieusement redressée et mise à l'abri de toute injure nouvelle, des poitrines se grouperont autour de lui, des mains s'acharneront à le défendre, du sang s'offrira à tomber sous ses plis glorieux. C'est parce qu'il domine de très haut et illumine l'horizon que des pacifiques par goût se sont faits guerriers par devoir. Même des peuples diminués dans leur foi religieuse, mais croyant toujours à une réalité supérieure à la force matérielle, s'obstinent à dire, en le voyant : " Au-dessus de tout, au-dessus de ta puissance éphémère, ô Allemagne, au-dessus de nos vies que nous immolerons, s'il le faut, il y a le droit ! "

Et des nations qui ont entrecroisé leurs épées en des luttes séculaires, alignent maintenant leurs troupes sur le même front pour combattre ensemble l'entreprise et la doctrine qui portaient en elles cette menace d'asservissement, et qui devront, sous un irrésistible poussée, reculer au delà de Bapaume, demain au delà de Péronne, un jour au delà du Rhin !

Ceux qui se battent avec de telles pensées font un acte de foi très beau dans la grandeur de la justice, l'estimant digne qu'on meure pour elle. Mais cette splendide affirmation serait incomplète si elle n'impliquait le désaveu de nos erreurs anciennes..

AC
P3
MO
PM

Nous expions durement l'imprudence qui, jusqu'à la veille des hostilités, a laissé nos pays en état de faiblesse militaire : ce fut imprudence pire que de permettre au positivisme d'affaiblir dans le monde la notion du droit.

La faute première a été d'autoriser la violence humaine à se donner libre cours, en exilant la justice divine. Le Maître des cieux était seul capable de tenir en respect les puissants de la terre ; lui parti, les petites nations allaient être livrées au bon plaisir des forts.

A leur insu, et contre le gré de leurs partisans, les systèmes négateurs de Dieu ont encouragé cette négation de la justice.

Ce sont les janissaires d'outre-Rhin qui ont égorgé la Belgique. Mais les professeurs publics d'impiété, dans toutes les chaires du monde, ont, malgré leurs intentions contraires, coopéré de loin à l'assassinat du droit, en lui portant les coups dont il devait mourir.

L'Allemagne a pour elle deux puissances : celle de son glaive, qui sera brisée, et celle de ses thèses, force plus redoutable, logique irréfutable dans une société matérialisée. On ne brise pas des déductions qui sont rigoureusement enchaînées : il n'y a qu'un remède, c'est de répudier le principe quand le mal par ses conséquences a fait reconnaître sa fausseté.

Tant de soldats ont sacrifié leur vie au droit : le courage nous manquera-t-il pour lui sacrifier nos principes erronés, auxquels peuvent s'imputer en partie sa défaite et nos malheurs ?

III.

“ Dieu,” est-il écrit au livre de Job, “ a pris la terre par les deux pôles et la secoue avec force.” (38,13). La hardiesse de l’image inspirée convient à la grandeur tragique de nos commotions présentes et à leur résultat providentiel.

Nous étions fiers de notre civilisation : elle tombe en ruines. Nous nous croyions en sûreté dans nos grandes constructions juridiques : elles s’écroulent. Dieu n’est pas étranger à cette secousse. Il en attend notre bien.

Il nous laisse renverser de nos mains des murailles qui ne pouvaient pas indéfiniment demeurer debout, pour nous contraindre de rebâtir, sur un terrain plus solide, une œuvre qui cette fois durera autant que les siècles, à condition que nous placions à la base la véritable pierre sur laquelle doit reposer toute la société humaine.

Cest parce que cette assise divine nous manquait que l’effort des constructeurs a été vain. Avec elle, tout peut être restauré.

Préparons-nous, en plein tremblement de terre, à ce relèvement de nos ruines, avec des matériaux et des principes chrétiens. Dans le temple du droit, que nous avons laïcisé, nous ferons rentrer Dieu. Dans le sanctuaire de la paix, où manquait une vertu religieuse, nous réintroduirons Jésus-Christ.

Le droit ne règnera sur terre que si nous proclamons

qu'il règne en souverain dans les cieux. *Te Deum laudamus, Te Dominum confitemur* : c'est en le saluant comme notre Dieu, que nous le reconnaitrons comme notre Maître. Les hommes ne fléchiront le genou devant lui que s'il leur apparaît revêtu de cette majesté divine. Ses prescriptions ne leur seront sacrées qu'en cessant d'être un règlement arbitraire conclu entre eux, pour devenir l'expression d'une autorité éternellement et universellement obligatoire.

Pour que l'humanité soit régie par la justice, il faut qu'un justicier lui commande. Car la justice n'est pas quelque chose si elle n'est quelqu'un.

Ce quelqu'un existe. Principe immuable de toute rectitude, règle inviolable de perfection, source magnifique de tout droit, il demeure derrière le voile des choses visibles, se dressant au-dessus de toutes les créations, dominant toutes les frontières, réprouvant nos convoitises et nos inimitiés, survivant à nos négations, à nos contradictions, à nos crimes, Maître adorable et redouté qui a plein pouvoir sur nous, qui que nous soyions, grands ou petits, peuples et rois.

Le droit, n'est plus, en lui, l'idéal auquel j'aspire, mais l'auteur dont je relève. Il a cessé d'être le produit de ma pensée ; c'est moi qui suis son œuvre, dépendant de sa puissance, soumis à son contrôle. Sa souveraineté désormais me saisit, traçant une règle à ma liberté, mettant des entraves à ma cupidité. Ses ordres me lient. Je sens son regard fixé sur moi. En lui je rencontrerai mon juge vivant.

Quand Léon XIII, flétrissant la passion du lucre qui impose à des ouvriers des conditions de travail insuffisantes à l'entretien de leur vie, déclare que c'est là " commettre une violence contre laquelle la justice proteste " ; quand Benoit XV, prenant la défense de la Belgique outragée, prononce " à titre d'interprète et de vengeur de la loi éternelle, que sous aucun prétexte il n'est permis de violer la justice," les deux Pontifes se réclament d'un ordre moral supérieur qui n'a pas été créé pour les hommes, qu'ils ne peuvent donc pas modifier ni transgresser, qui leur commande le respect du droit et condamne leurs iniquités.

Quelle est cette justice dont les exigences sont si impérieuses ? Ah ! Elle n'est plus la justice immanente qui est partout, mais qu'on ne découvre nulle part ; la justice inconsciente qui ne se connaît pas elle-même et que l'homme finit par méconnaître ; la justice nébuleuse des idéologies, la justice sonore des tréteaux, la justice inexistante de l'athéisme.

Notre justice, à nous, spiritualistes, la justice qui proteste contre l'exploitation du prolétaire, la justice qui interdit de violer, par raison d'état, la neutralité d'un peuple, elle est d'une autre race. Elle a une vigueur qui m'intimide et en même temps me rassure, une grandeur qui m'émeut, une beauté qui m'enthousiasme ; elle vit, elle me voit, elle m'entend, elle frémit à mon appel, au cœur de Dieu.

Son autorité vigilante pénètre dans le secret des consciences. comme dans les conseils d'empire.

Les entreprises militaires et les affaires politiques ne lui échappent pas plus que les actes de notre vie privée. Toutes nos actions relèvent de son autorité. Toutes nos personnes sont sous sa sauvegarde et nos attentats sous sa menace. Les chefs les plus élevés autant que leurs sujets les plus humbles sont tenus à se subordonner à ses prescriptions, Car, dit Bossuet, "pour être assis sur leur trône, ils n'en sont pas moins sous sa main et son autorité suprême."

Elle protège d'une sollicitude particulière les petits, car elle ne veut pas qu'aucun d'eux soit violenté. Elle arrête les grands au seuil des entreprises injustes, où leur goût de domination les engagerait, et leurs ambitions courroucées se heurtent à cette défense imprescriptible, plus résistante que le ciment armé des forteresses.

S'ils passent outre, le Droit qu'ils ont cru détruire par leur violence sacrilège réapparaît au-dessus de ses contempteurs pour les frapper à son tour de ses anathèmes, plus terribles que leurs coups. Il soulève des remords dans leur conscience, si elle est restée capable de tels sentiments. Il jette à leur front une flétrissure que rien n'efface.

Vaincu d'un jour, il prépare sa revanche dans les lendemains de l'histoire : il la prendra toute entière dans l'éternité.

Vous qui ne craignez pas le jugement des hommes, redoutez le jugement de Dieu ! Césars de Rome, les martyrs pantelants sur les chevalets de vos bourreaux

vous donnaient ce rendez-vous dont l'annonce déjà vous faisait trembler de peur. Artisans "d'une guerre de terreur et de crimes," c'est le mot du président Wilson sur les excès de l'Allemagne, la plainte de ceux que vous avez brutalisés ne s'est pas perdue dans le vide. Cette faiblesse foulée aux pieds a cité votre troupe criminelle au tribunal suprême où il faudra rendre compte du sang innocent qui fut versé. Chacune des gouttes en fut recueillie, chacune criera vengeance quand le grand livre sera ouvert, celui dont on n'arrache pas les pages comme un chiffon de papier. Là-haut, rien ne restera impuni. . .

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur...
Nil inultum remanebit.

Comment ne pas reconnaître l'appui qu'une telle croyance apporte au respect de la justice ?

Où la civilisation trouvera-t-elle jamais garantie meilleure contre le bouleversement des passions sanguinaires ?

Pour pacifier le monde, il suffirait d'établir dans son âme cette certitude d'un Législateur suprême du droit. Si toutes les consciences étaient pénétrées par ce grave souci d'un devoir envers Dieu, tous les peuples seraient libérés de la guerre. Sa domination spirituelle les soustrairait à la tyrannie de la force. Sa royauté ferait vivre dans la justice leurs républiques aux mœurs loyales.

Leur droit ne serait plus un mensonge parce que le sien lui communiquerait sa vérité. Leurs traités seraient choses saintes, parce que sa signature y serait mise, en tête des leurs.

Retrouvant sa place d'honneur, dans l'assemblée des nations, il serait le gardien sacré du droit de tous et le souhait du Pater serait accompli : O Justice, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ! O Droit, que dans toutes les familles humaines votre arrive !

Mais n'est-ce pas une utopie nouvelle ? Que l'unanimité des hommes se porte, sous l'inspiration de cette foi, à la pratique constante du juste, c'est un trop beau rêve. Il y a de si profondes défaillances en nos âmes que nécessairement des désordres se produisent dans nos sociétés. Le mal est incurable !

Tant de réformateurs avaient promis de la guérir et tous ont fait faillite.

Ils allaient changer l'humanité ; elle est restée la même. Ils obtenaient des peuples la promesse de s'embrasser, ô idylle d'un jour ! et les furies de la haine soulevaient le lendemain la tempête sanglante. Ils disaient : encore un peu de temps et nos frontières seront abolies ; et les gueules de canon s'alignent en rangs compacts derrière l'infranchissable tranchée.

Des évolutions politiques devaient supprimer les passions belliqueuses que les monarchies portent en leurs flancs ; des républiques ont surgi, et de nouvelles querelles sont nées. L'Internationale ouvrière s'oppose-

rait désormais aux conflits de patries ; et les prolétaires sont des deux côtés de la barricade.

Que de projets chimériques ! que de paroles retentissantes et vaines ! Nous n'y croyons plus !

Tout s'est heurté à l'impossible, à l'inéluctable. Rien n'y fera. Dieu lui-même a-t-il la puissance de remédier à la fatalité ? Et cette vertu, s'il la possède en son trésor infini, entre-t-il dans ses desseins de la mettre à notre service ?

Prenons garde à ne pas nous laisser entraîner dans l'universel découragement. Déçus par les hommes, ne doutons pas de Dieu. Ils ont échoué : lui peut réussir.

Car au milieu de nos tentatives impuissantes, il a entrepris depuis dix-neuf cents ans, une œuvre de salut, en développement continu, dont l'efficacité est illimitée. Il dépend de nous que notre âge en voit un progrès nouveau, décisif peut-être.

Le Christ est venu travailler avec nous, mieux que nous, à établir en ce monde le règne libérateur de sa justice, ébauche de son royaume céleste.

Avant lui, l'humanité vivait dans la tuerie. Ses luttes étaient incessantes et barbares. Les jeux du cirque, dans l'enceinte des villes les plus nobles, faisaient ruisseler le sang, pour la joie de la plèbe, corrompue comme ses empereurs. La guerre n'était pas un accident, un fléau qui soulève l'universelle réprobation : on l'aimait pour ses égorgements. Nulle loi n'en tempérait l'horreur sauvage.

L'homme ignorait qu'il eut des devoirs envers l'homme. Les juristes romains eux-mêmes limitaient le droit des gens aux citoyens du vaste empire, excluant de son bénéfice la multitude des étrangers.

Jésus apparaît dans ce vaste carnage. Sur sa crèche, les anges chantent le cantique de la paix, parole jusqu'alors inouïe, promesse du don que le ciel offrait à la terre pour ce joyeux avènement.

Il s'installe, son Évangile en mains, au milieu de cette populace païenne, ivre de sang. Le charme de sa parole attendrit les cœurs, l'autorité de sa doctrine subjugué les passions de haine. " Il vous a été dit : œil pour œil, dent pour dent. Moi je vous dis de pardonner à vos ennemis, d'en faire vos amis. Ne rendez pas coup pour coup, rendez le bien pour le mal. Bannissez de vos pensées la vengeance. Fuyez l'iniquité. Heureux ceux qui s'imposeront violence à eux-mêmes pour pratiquer ma justice."

Sous l'action de ce langage, les querelles s'apaisent, les hommes se rapprochent, une civilisation de paix de paix commense.

En pleine tempête, Il avait eu raison du courroux des vagues écumantes, et à voir cette grande tranquillité descendre à son ordre sur le lac soumis, les apôtres s'étaient demandé : qui est-il, pour que les flots et les vents lui obéissent ?

A son passage à travers l'histoire, le même prodige d'apaisement s'accomplit, et devant cette influence merveilleuse, le même cri d'admiration jaillit du sein

des peuples émus : quel est ce séducteur par qui nos instincts indociles se laissent enchaîner ?

Il plante sa croix au milieu des batailles en symbole de réconciliation et pénètre avec son hostie dans les âmes pour y créer des sentiments d'amour. Il envoie son Église au fond des terres sauvages où sa bénédiction fera fleurir la charité. Des peuplades impétueuses se ruent l'une contre l'autre, la crinière au vent, armées pour le meurtre et le pillage : ses missionnaires tracent le signe du baptême sur ces fronts indomptés et adoucissent ces fureurs par la vertu de la foi. Les hordes de l'invasion jettent au loin l'épouvante : les Evêques, protecteurs du troupeau, abaissent la menace des lances devant la majesté de la crosse, et des loups font des agneaux, qui eux aussi prendront place au bercail. Les conciles règlent la guerre, l'interdisent à certains jours, lui interdisent tout excès, lui retirent le droit de blesser la femme, l'enfant, le clerc, le laboureur, font énergiquement reculer le fléau. Les Papes servent d'arbitres aux princes, et plus d'une fois, à leur prière, le glaive déjà frémissant rentre dans son fourreau et la crainte des foudres spirituelles arrête la foudre qui tue. Après dix siècles de ce travail évangélique, au moyen-âge, qui est encore tourmenté de passions grossières et marqué de mœurs rudes, un progrès immense est réalisé : là où n'était que la barbarie, est née la chevalerie !

Le monde est en marche vers la paix. Il sourit à l'espoir d'une société ordonnée dans la justice, où la

violence n'aurait pas à exercer sa contrainte meurtrière que Dieu n'a jamais aimée, que grâce à lui les hommes n'aiment plus.

Ah ! si tous les âges avaient coopéré à cette œuvre de pacification chrétienne, qui sait jusqu'où elle serait aujourd'hui parvenue ?

Elle eut épargné bien des larmes aux yeux des mères, du sang aux veines de leurs fils, et à tous les amis du droit les douloureux recommencements de leur entreprise qui est de nouveau compromise et pour longtemps retardée.

Lui, mais lui seul, l'Éducateur parfait, le Réformateur divin, il possédait, par son aptitude à renouveler le fond des cœurs, le secret de renouveler la face de la terre.

Dans les vies qui puisent loyalement leurs inspirations en son amour et s'ouvrent toutes grandes à sa grâce, les conséquences du péché qui a troublé le monde se réparent progressivement. L'élan des concupiscentes mauvaises s'atténue, l'égoïsme meurt, l'iniquité est rendue impossible. A mesure que son influence s'étend au sein d'une civilisation, l'ordre s'affermi par l'adhésion spontanée des consciences à leur loi.

L'entente humaine se réalise sans heurt par cet accord souple des volontés, chacune poursuivant en son office particulier le bien de l'ensemble. Partout, au seuil des usines comme aux frontières, la justice et la charité s'épanouissent harmonieusement ; les peuples vivent dans l'allégresse de la liberté, rapprochés, non par une contrainte de fer, mais par leur respect et leur

attachement fraternels. L'humanité grandit, la terre devient digne de l'assemblée du ciel qu'elle a mission de préparer.

L'évocation de ces perspectives au milieu de nos douleurs est d'une douceur infiniment triste ; mais cette tristesse nous est salutaire. Sentons-nous cette fois combien le Sauveur nous manque, et ce qu'à le perdre nous avons perdu, et quels biens, longtemps cherchés loin de lui, nous retrouverions en le possédant lui-même !

Sa voix enchanterait la multitude humaine, incessamment meurtrie dans le va et vient des batailles, si seulement elle entendait le son des divines promesses. Elle s'enthousiasmerait de sa doctrine et de son œuvre. Elle courrait à lui, comme les foules de Palestine. Le connaissant à peine, elle l'appelle déjà par les cris de sa souffrance et de son espoir, auxquels seul il peut répondre.

Venez à nous, gémissent toutes les victimes de la dureté de la guerre. Ramenez la paix dans nos cœurs et la joie dans nos cités ! Rendez-nous nos fils, disent les mères. Et les évacués des régions en ruines disent avec la même ferveur désolée : rendez-nous nos foyers perdus. Et les prisonniers dans le désespoir de leurs géoles lointaines : rendez-nous la clarté du ciel de la patrie.

Et les soldats, enfermés, eux aussi, dans leur dur devoir interminable : rendez-nous la douceur de vivre chez nous. Et les églises dévastées : rendez-nous nos

voûtes, nos parures, notre tabernacle illuminé d'hosties. Et la terre que la mitraille frappe de laideur et de stérilité : rendez-moi la beauté des moissons nourricières. Et l'humanité entière ramasse en sa prière ardente toutes ces supplications de détresse et de foi. " O mon Dieu, vous m'avez faite pour vous, et mes nations demeurent dans le trouble tant qu'elles ne se sont pas fixées en vous. Vous êtes nécessaire à leur équilibre, à leur bien, à leur bonheur. Vous qui pouvez changer mon âme, arrachez-en l'iniquité ! Vous qui êtes le Fort, brisez pour toujours la tyrannie des épées déloyales. O Seigneur juste et bon, refaites ma vie dans la justice et dans la paix ! "

Le 1er août 1914, les cloches sonnaient toutes ensemble aux églises de France. Elles sonnaient en Allemagne, en Autriche, en Russie, partout où l'horizon flamboyait des premiers feux de l'incendie.

Elles appelaient les hommes d'armes à la bataille. De leurs mêmes accents inquiets, précipités, elles appelaient le Christ au secours de la chrétienté.

Il entendit ces battements d'alarme, jetés, d'un peuple à l'autre, et qui montaient de la terre au ciel, emportant vers Dieu, à pleines volées, la prière des cœurs saisis d'angoisse : " Toi qui le peux encore, sauve-nous de l'abîme où nous sommes entraînés ! "

Jésus regarda ces terres d'Europe qui furent les premières de son royaume. Il y était devenu, officiellement, un étranger, presque partout, même là où on l'entourait encore d'égards traditionnels. Sa voix

n'était plus écoutée dans les conseils des États. Son vicaire ne siégeait plus dans leurs cours d'arbitrage. Sa vérité n'inspirait plus les enseignements des docteurs.

Ils l'avaient abandonné dans l'éblouissement de leurs richesses matérielles. Lui ne les abandonnera pas, maintenant que survient le malheur et qu'ils vont découvrir leur dénuement.

Voyant la menace toute proche des maux qui allaient fondre sur eux, ses larmes coulèrent comme aux jours où contemplant à ses pieds la ville sainte, il avait pleuré sur les infortunes de sa patrie.

Le lendemain, qui était un dimanche, il se rendit dans leurs assemblées religieuses. La foule s'y était portée avec un extraordinaire ferveur. Des hommes déjà à moitié équipés pour la bataille se pressaient sous le porche des églises, des femmes tremblaient d'émotion dans les nefs, et la prière des petits enfants au pied des autels était si émouvante qu'elle déchirait les cœurs.

Alors Jésus parla. Dans l'évangile même de la messe qui se célébrait, en cette journée historique, il fit entendre la lamentation de tendresse et de pitié dont les murailles de Jérusalem avaient frémi :

“ Des jours viendront où tes enfants t'environneront de tranchées. Ils t'enfermeront, te serreront de toutes parts, renverseront tes pierres et tes fils, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été vi-

sité. Ah ! si tu savais quel est celui qui peut te donner la paix !” (Luc. XIX 41).

Et quand il eut jeté ce sanglot, comme un regret suprême devant l'inévitable, comme un appel pour l'avenir, il se tut, et l'affreuse guerre commença.

Depuis lors il attend : l'implacable nécessité veut que d'abord la force use la force.

Mais il a des propositions de paix à faire au monde, Lui qui est l'arbitre unique de ses destinées. Il attend son heure, et les dispositions favorables de nos esprits.

Comme les exilés qui, derrière la ligne de feu, guettent le moment où il leur sera permis d'entrer sur leur domaine et d'y rebâtir leur foyer, son regard épie le passage prêt à s'ouvrir à travers nos âmes et nos conflits pour lui permettre de reprendre au milieu de nous sa mission réconciliatrice.

Nous ne lui refuserons pas la liberté de venir restaurer dans notre chaos son règne d'harmonie. Jérusalem lui ouvrira largement ses portes, et ses enfants avec amour lui ouvriront leurs cœurs. Par les sentiers sanglants de la guerre, qui seront le chemin béni de son arrivée, nous irons au-devant de lui, ayant beaucoup souffert de son absence, impatients de le revoir, attendant tout de son retour. Comme au Dimanche des Rameaux, notre cortège d'allégresse jettera des palmes sous ses pas, et lui, nous souriant, dressera sur nos têtes la brindille sainte d'olivier, signe des bénédictions qui apaiseront enfin nos violences, pendant

que les peuples agenouillés salueront de leurs hosannahs la rentrée définitive dans leur vie du Prince de la paix !



